Disparue sans laisser d’adresse

5 — Où l’on s’interroge sur la place de la raison dans l’univers.

« Bonjour, ma femme a disparu sans laisser d’adresse et c’est assez étrange parce qu’elle est paralysée des deux mains. »

« Bonjour, alors voilà, j’entretiens une paralysée des deux mains parce que j’aime me sentir utile et elle s’est enfuie. »

« Bonjour, je cherche une femme paralysée des deux mains, ça fait toujours joli dans une cuisine. »

« Bonjour, t’as de beaux yeux tu sais. Et de belles mains. Paralysées ? Pas grave. »

En fait, plus je me la repassais en tête, plus cette affaire dépassait ma compréhension du monde. Bhipyanray aussi, les yeux dans le vague, marmonnait de temps à autre une syllabe évocatrice sur les infirmités motrices cérébrales et les clients stupides. Nous tirâmes la tronche tout le reste de la matinée, et mangeâmes en silence dans l’un des restaurants de l’immeuble, le planésois du premier à la décoration affreuse. Mon patron me proposa sans conviction d’appeler le client, des fois qu’il aurait une explication à cet étonnant oubli dans les renseignements donnés.

Une paralysie des deux mains, si handicapante qu’Epimerek avait pris l’habitude de tout faire à la place de sa compagne et de couper les aliments avant de les servir, c’était important, non ? Surtout quand on engageait des gens chargés d’opérer des déductions à partir de faits.

En fin de compte, Marépélamyindré avait peut-être bien profité de sa non-paralysie des deux pieds pour fuir le plus loin possible de cet imbécile.

Ruminer ne nous menant nulle part, nous rappelâmes l’intéressé. Cette fois-ci, je portai l’écouteur du téléphone à mon oreille, trop curieuse pour me contenter d’un récit de seconde main.

— *Oui, elle ne peut pas les utiliser. Eh bien non, je n’y ai pas pensé. Je n’aime pas ramener le sujet sur la table, elle en souffre assez comme ça. Non, je ne vois pas en quoi cette information aurait pu vous aider. À quoi suis-je censé vous payer, rappelez-moi ? À retrouver ma compagne ou à me harceler ?*

— Hargneux, grimaça Bhipyanray une fois le combiné reposé. Sûrement une corde sensible.

— Ho ho, croyez-vous ? Au revoir.

— Pardon ?

J’attrapais tout juste ma veste sur la patère ; figée un instant, je repassai dans ma tête la conversation, une manche en l’air. Pas d’ambigüité, si ? Je reprécisai :

— Je pars.

— Pourquoi ?

— Il est seize heures.

— Et ?

— Et je travaille de huit heures à dix-huit heures du lundi au jeudi, ce qui donne un total de trente-deux heures, et encore je ne comprends pas la pause déjeuner obligatoire. Pour compléter en restant en règle avec la législation, je travaille le vendredi de huit à seize. Je vous rappelle que seul le non-dépassement des quarante heures par semaine vous permet de me payer au salaire minimum. De toute manière, je dois prendre le train. Autre question ?

— Vous me laissez en plan et l’affaire avec, quelle espèce de conscience…

— Je n’ai pas de conscience, je suis *d*émolie, répliquai-je.

@now@n – http://anowan.blogspot.com/ – Licence SVAFT : Si Vous Aimez, Faites Tourner.

— Professionnelle. Peut-on finir une phrase, dans ce bureau ? Quelle espèce de conscience professionnelle avez-vous donc ? Et arrêtez de vous cacher derrière le spectre du post-déconditionnement, ça ne vous mènera nulle part.

— Je n'ai pas la prétention de me rendre où que ce soit.

— Mais vous devez prendre le train.

Nous nous toisâmes du regard.

— Quel était l'objet de cette dispute, déjà ? soupirai-je. Vous laissé-je en plan ? Je ne crois pas. Je n'ai et ne veux aucune implication dans vos plans. Et je fais ce qu'il me plaît, dans les trains qui me plaisent.

— De toute façon nous piétinons. Arrêtons là, et à lundi.

Mon horloge intérieure me parut soudain stupide. En un sens, l'heure tournait, puisqu'ainsi en faisaient les aiguilles d'une montre ; dans l'autre, les chiffres changeaient comme sur un cadran digital. En résultait un méli-mélo angoissant de nombres en rotation sans plus de valeur.

Seize heures trente-quatre : revenue à la maison. Le train partait à dix-huit heures dix-sept de la gare, située à l'autre bout de la ville – je comptais une demi-heure de transport, dix minutes pour acheter mon billet, cinq pour rejoindre le train, plus une demi-heure de sécurité. Je m'en trouvais, certes pas en retard, mais à peine en avance. De vingt-huit minutes. Pas assez confortable ; je n'avais plus l'habitude des voyages. Je me commandai un taxi à domicile et l'attendis à la fenêtre.

Trois coups toqués à ma porte m'arrachèrent à ma surveillance. Le judas m'offrit un œil espion sur mon voisin de pal… Sur Orébédin. Malgré mon départ, je n'avais pas de raison de lui interdire l'entrée : j'ouvris. Il hocha d'abord la tête, puis l'avança ; ses deux bises claquées sur mes joues me surprirent. Je ne les rendis pas.

— Alliez-vous quelque part ?

Son regard désignait mon sac préparé à l'instant. Des vêtements pour deux jours, un en-cas pour le train.

— Affirmatif.

Nous hochâmes la tête, sourîmes, regardâmes ailleurs, bref enchaînâmes tous les clichés du langage corporel à l'usage des gens dépourvus de conversation. Il finit par se racler la gorge :

— Sinon, je me demandais, ce n'est pas grand-chose.

Devant cette absence de sens, un « hein » cérébral évolua en un « pardon » formulé.

— Oh, je ne suis pas doué pour ça. Tenez, c'est à vous.

Un petit paquet passa de main à main, à ma grande surprise : je ne l'avais jamais vu.

— Vous vous trompez, il doit appartenir à quelqu'un d'autre.

— … Je vous l'offre.

— Ah. Exact.

Une hésitation plus tard, je déchirai le papier d'emballage.

— Une boîte. C'est gentil. Je n'en avais pas comme celle-ci.

Je la posai sur ma table de salon pour en évaluer l'effet de loin. Orébédin eut un sourire, qui se mua en rictus, puis en franche expression absente.

— … Le cadeau est dans la boîte.

— Ah. Je n'ai pas l'habitude… tentai-je.

— Merci.

— Quoi ?

— Je me posais la question, répondit-il.

— Laquelle ?

— Si vous n'aviez… Pas l'habitude.

@now@n – http://anowan.blogspot.com/ – Licence SVAFT : Si Vous Aimez, Faites Tourner.

— Merci.
— De me poser la question ?
— Non, merci du cadeau.
— Oh ! Je… Je vais peut-être vous laisser.
Nous nous quittâmes plus gênés encore qu'au départ.

La gare d'Ignis est, d'après la plaque, le « fier bâtiment sis au cœur de la périphérie nord, chargé de la fière histoire du Rail de Notre Glorieuse Nation, inauguré le sept août 405 en présence du regimestre Mme Zeberoam, du maire d'Ignis M. Baitlana, du délégué régional aux Transports M^eau^ Shifonei, et de S. Alt. Pr. Larel ».

Ce genre de déclarations omet toujours le personnel. Pourtant, il crée la vraie valeur d'un lieu.

La bâtisse servait de nid à des tribus grouillantes de vendeurs, uniques décideurs de votre avenir dans le rail ; de solitaires machinistes affairés à gagner leurs engins, quand les promeneurs ne les interrompaient pas sous des prétextes futiles ; d'innombrables agents de régulation du trafic agitant leurs fanions orange ou vert ; des voyageurs tête baissée, fidèles par raison professionnelle ; et enfin des touristes extatiques devant les motifs floraux du hall. Le poste de Milice local pratiquait l'expulsion systématique des sans-logis, prostitués et colporteurs en tous genres, histoire de préserver le vernis « résidence secondaire de La Cap ».

Depuis dix minutes, je jouais les piquets à côté du kiosque à journaux, les yeux virevoltant entre les gros titres. Paraissait-il que la Milice piétinait concernant la Main de Jo ; l'affirmation standard lancée dès que l'enquête a le malheur de stagner deux heures – ou quand le commissaire en charge veut garder son effet de surprise. La photo de première page étalait le visage sévère d'une inspectrice de l'antigang local. Je ne retrouvai aucun trait connu sur les siens.

Pourtant, mes nerfs brûlaient.

En réaction, la chair de poule hérissait ma peau.

C'était le contrecoup à ce que Lizaran appelle une « ancre ». D'une façon ou d'une autre, cette personne figurait dans mon passé ; je me souvenais de son visage. Mais ni son nom, ni ses liens avec moi, ni quoi que ce soit d'autre ne me revenait.

La kiosquière s'inquiéta de mon état. Je ne pus la rassurer. Deux mains me saisirent par les épaules, je réfrénai un réflexe de lutte.

— Du calme ! Ça va aller. Je suis là.

La voix me détendit. Elle appartenait à mon frère, et figurait sur la courte liste des signaux dignes de confiance. Je fermai les yeux et laissai le séisme se perdre en l'air, cachée dans ses bras. Avec un peu de malchance, je me remémorerais.

*D*émolie, certes. Souvenirs en miettes. Ils roulaient dans mon crâne de la même façon que le tonnerre. Très profond, moellons et gravats s'agitaient, brûlant de recouvrer leur ancienne architecture. Personne n'autoriserait le déconditionnement si on le savait irréversible…

(Mais on n'accepte pas d'être déconditionné sans espoir de se détruire.)

Je laissai passer la tempête, et ne revins au monde que certaine de sa fin. Au-dehors de mes paupières, la gare vivait toujours. La prise de Tacléus sur mes épaules me proposa une retraite loin de la curiosité des témoins. Je suivis l'idée de mon frère sans rechigner. Enfin, dans un coin à l'écart au carrelage maculé, je revis mon aîné pour la première fois depuis longtemps. Le premier détail frappant était la couleur de ses cheveux.

Il tient de notre père, je l'ai comparé et rabâché sur les photos familiales, deux miroirs de ciel en guise d'yeux – on les dit bleu-vert pour en tuer le miracle. Il sortait aussi de nulle part ces poils aussi clairs que fins qu'on croise d'ordinaire sur le crâne des enfants en bas âge mais n'avaient pas jugé bon de vieillir en même temps que lui.

Une teinture capillaire ton *lagon numéro 3* harmonisait désormais ces deux sites.

@now@n – http://anowan.blogspot.com/ – Licence SVAFT : Si Vous Aimez, Faites Tourner.

(*Trois Coups*, revue de théâtre lue sinon sérieuse, fit un jour sa couverture d'une comédienne montante, talentueuse – mais aussi photogénique, ce qui ne gâche rien. L'entrevue, en six pages entrecoupées de clichés scénarisés où l'actrice ne se mit pas vraiment en valeur, s'extasia de « l'harmonie fuligineuse de ses cheveux d'encre et de ses yeux d'onyx ».

Rideau, magazine concurrent, récupéra l'affaire quand une autre femme du métier, au regard bleu, se teignit la toison dans une couleur extravagante. Ses journalistes feignirent alors de s'enflammer sur « l'harmonie céruléenne de ses cheveux d'océan et de ses yeux de saphir », histoire de bien enfoncer le clou des comparaisons miteuses. La dérision privée se mua en plaisanterie collective, lorsque de plus en plus nombreux les artistes récupéraient la bonne idée de s'assortir les cheveux à l'iris.

Qui aurait cru qu'une mode bêbête de la Capitale finirait par toucher même les personnes responsables, comme les miliciens ?)

Une simple couleur change tout. Je mis un bout de temps à reconnaître le visage complet, perturbée. Il dut percevoir l'instant où la liaison se fit, parce que son air devint plus doux une fois celle-ci obtenue.

— Tu as souvent ces absences ?

— Négatif. Première fois depuis longtemps, et d'une violence rare. Pourquoi as-tu fait une chose pareille à tes cheveux ?

— Ma compagne aime bien.

— Son goût est douteux.

— Tu as des préférences esthétiques, toi ?

Quelqu'un toussota dans son dos. Le nouveau venu ajouta :

— Pas que je veuille m'imposer, mais je suis certain que vous ne cherchez pas à m'écarter volontairement. Mademoiselle ?

Tacléus, agacé soudain, voulut continuer à jouer le rôle d'écran. Je regardai par-dessus son épaule. Un homme à la face allongée porta la main au rebord de son chapeau en guise de salut. À l'inverse du fantôme du kiosque, il ne m'évoqua rien.

— Adjoint Morerta. Il est probable que vous ne vous souveniez jamais de notre rencontre, elle a eu lieu quelques jours à peine avant votre première session de déconditionnement.

Mon frère vit volte-face, voulut l'interrompre d'un « patron… » outré sifflé entre ses dents, mais l'officier de la milice ne se laissa pas couper.

— Juste pour vous dire, au cas où cela vous intéresserait, que l'enquête interne se poursuit sur les négligences du service. Les responsables finiront par craquer.

Une main levée, je déclarai :

— En effet, commissaire, je ne me souviens ni de vous, ni de ce dont vous parlez. Je sais bien sûr que j'ai travaillé pour la Milice, néanmoins souvenez-vous que ma rémission est prévue lente.

— Ah ? Je tenais en tout cas à vous faire savoir que même si nous piétinons, même si vos anciens supérieurs en sont encore au stade « on ne va pas laisser une petite conne salir la mémoire d'un bon flic », nous avons bon espoir qu'ils reviennent à plus de raison.

Ma tête dut refléter mes pensées, parce qu'il sourit.

— J'ai l'impression que tout ça ne vous est pas si étranger, au bout du compte.

Il nous faussa compagnie.

Je perdis la réalité de vue jusqu'à la montée dans le wagon. Tacléus m'installa sur une banquette rembourrée, en appui contre la vitre. Le quai, puis le paysage, défilèrent en silence. Les rouages produisaient assez de boucan comme ça. Je m'endormis, sans doute, parce que je rêvai. Au passé.

@now@n – http://anowan.blogspot.com/ – Licence SVAFT : Si Vous Aimez, Faites Tourner.

Petite mère du service, ma cheffe à la tresse grise, qu'entends-je conter du bas de ma déchéance ?

Paraît-il qu'on ne laissera pas une petite conne salir un bon flic ?

C'est louable, je ne dis pas.

Toutefois, patronne, pour votre information, les bons flics ne salissent pas les petites connes.

Sinon, je vous le demande, où va le monde ?

@now@n – http://anowan.blogspot.com/ – Licence SVAFT : Si Vous Aimez, Faites Tourner.